

## LES CYCLES DU DÉSIR SEXUEL (SAISON 2)

Je désire, tu désires, nous désirons...

Par Philippe Kempeneers

Cette deuxième saison au pays du désir nous conduit aux confins de la passion amoureuse, entre animalité et profonde humanité.



### LE DÉSIR ET LE MANQUE

La théorie lacanienne du Désir (écrit ici avec un « D » majuscule pour le distinguer du simple désir sexuel) jette une lumière intéressante sur le phénomène d'emballement-désaffection. Pour Lacan (1957), la vie elle-même est facteur d'inconfort. Il en résulte que le devenir humain s'organise fondamentalement sur un manque ontologique : la nostalgie du non-être, de « l'avant vie ». Mais ce non-être est indicible en son essence car toute représentation a pour cadre l'existence. Il n'empêche que, tout indicible soit-il, l'objet premier, cet état d'avant vie ou, plutôt, ce non-état est bien la source de toute motivation. En poussant le sujet à sa recherche, il exige de lui qu'il s'en construise des représentations, des symboles : le sein maternel, une mèche blonde...

Autant d'approximations, des objets con-

tingents *de désirs* incapables d'épouser parfaitement les contours immatériels de l'objet fondamental du Désir. En somme, l'irréductible inconfort produit du mouvement continu des organes en vie, l'humain n'a, pour tenter de l'apaiser, que les objets livrés à sa perception. Les objets ainsi prélevés par le truchement des sens forment une réalité subjective en décalage inévitable par rapport au mobile premier de leur investissement, le manque originel. Le hiatus entre le réel insaisissable d'un manque qui trouve son origine hors toute expérience sensible et sa représentation, c'est-à-dire la réalité subjective, ce hiatus est la cause d'un renouvellement systématique du Désir, il pousse le sujet à complexifier encore et encore ses représentations, il le force au développement psychique comme en l'animant d'une rage à vouloir absolument atteindre l'objet fondamental du manque. En vain ! Le Désir ne peut trouver sa réalisation définitive que dans l'extinction de la vie. Même la plus raf-



© Fotolia

finée des organisations psychiques ne demeure au bout du compte qu'une structure de signifiants dont le référent se dérobe sans cesse. La frustration persiste, obligeant sans cesse la pulsion à redéfinir ses cibles et définissant le Désir comme un mouvement perpétuel intrinsèque au vivant. L'aboutissement ultime de la pulsion de vie se fond dans la pulsion de mort (voir M. Safouan, 1968). Dans cette perspective, les désirs amoureux et sexuels ne sont que les avatars particuliers d'un mouvement désirant général qui mobilise l'humain. Empruntant à la terminologie idéaliste, nous pourrions assimiler le phénomène à une interminable dialectique entre la « chose en soi » et la « chose pour soi ». L'excentricité radicale de la seconde par rapport à la première

est de nature à reconduire indéfiniment le Désir. Inaccessible parce qu'hors vie, mais paradoxalement recherchée en tant que finalité de celle-ci, la chose première conduit l'humain par les strates successives de son développement psychique à des illusions fugaces de complétude aussitôt suivies de la résurgence du manque. A cet égard, n'est-il pas significatif que le moment orgasmique, lorsqu'il se présente comme l'acmé du désir et de la passion, soit quelquefois nommé « la petite mort » ? N'est-il pas éloquent non plus qu'après avoir ainsi brièvement entraperçu le nirvana, une fringale s'empare de nous pour une cigarette ou du chocolat ? Tout cela est images bien sûr, mais illustre l'insuffisance structurelle de nos objets d'appétence s'agissant de coïncider à

 ARTICLE ORIGINAL

« La frustration persiste, obligeant sans cesse la pulsion à redéfinir ses cibles et définissant le Désir comme un mouvement perpétuel intrinsèque au vivant. »

l'objet réel de notre entière satisfaction. L'expérience est toujours décevante.

Remarquons qu'il n'a pas fallu attendre la psychanalyse postfreudienne pour développer une vue de ce type sur le désir sexuel. Lisons ce que Schopenhauer en disait déjà en 1819 :

*« Chaque amant, après avoir enfin assouvi son désir, éprouve une prodigieuse déception et s'étonne de n'avoir pas trouvé dans la possession de cet objet si ardemment convoité plus de jouissance que dans n'importe quelle autre satisfaction sexuelle : aussi ne se trouve-t-il guère plus avancé qu'avant. »* (Schopenhauer, *Le Monde comme volonté et comme représentation*, traduction française par A. Burdeau, 1998, p. 1 296.)

La ressemblance est saisissante avec les conceptions contemporaines. Il faut dire que la notion de *volonté*, dans laquelle Schopenhauer voyait le mobile essentiel des œuvres humaines, n'est pas sans préfigurer celles de *pulsion* et de *désir* qui firent florès au XXe siècle.

Dans un langage abscons qui frise parfois l'ésotérisme (il faut tout de même le signaler), Lacan et ses épigones invitent eux aussi à considérer le sentiment amoureux comme le fruit d'une illusion momentanée, celle du manque comblé. En comparaison d'autres approches du

lien amoureux, celle de Lacan se spécifie surtout par trois postulats : primo, la logique illusoire du sentiment amoureux est extensible à tout émoi désirant, quel que soit son objet : un bien, une personne, un statut, un état... ; secundo, tout désir émane au bout du compte de la frustration inhérente au fait même d'être vivant, sa finalité s'assimile par conséquent à l'absence de vie, à rien, nada ; tertio, bien qu'il tende ontologiquement vers l'absence, le Désir n'en est pas moins le moteur du développement psychique ; toute satisfaction d'une convoitise devant structurellement s'échouer sur une frustration résiduaire, la course désirante s'en trouve systématiquement reconduite, menant le sujet (le Moi) à complexifier toujours les représentations de ce qui reste pourtant inaccessible à son expérience sensible.

Retenons finalement des propositions lacaniennes qu'elles tiennent à la base tout objet tangible de désir pour rien moins qu'un leurre, et ce compris les personnes dont nous nous éprendons.

**LEURRE ET SUBTERFUGE**

Un *leurre*, on a dit *leurre*? Mais au fait, que nous enseigne l'éthologie à ce propos ? Cette discipline scientifique qui a bâti une part de son savoir sur la confection de stimuli propres à gruger l'animal n'a-t-elle rien à avancer concernant les illusoires

passions humaines ? Si, probablement, du moins à en suivre Cyrulnik (1997). Cyrulnik n'hésite pas à dresser un parallélisme entre la dynamique amoureuse du sujet humain et les phénomènes étudiés par les spécialistes du comportement animal au chapitre des leurres.

En éthologie, les leurres désignent des formes épurées capables de déclencher un schème perceptivo-comportemental chez un animal. Les expériences menées en 1950 par Tinbergen et Perdeck sur les goélands argentés en fournissent un exemple excellent. En milieu naturel, le jeune goéland doit, pour obtenir sa pitance, appliquer une série de coups de bec sur une zone colorée de rouge du bec de sa mère ; en réaction, la mère goéland régurgite des aliments dont l'oisillon peut aussitôt faire son repas. Penchons-nous sur la première phase de cette séquence, le stimulus maternel. L'élément qui capte là l'attention du jeune goéland et enclenche chez lui une poussée irrésistible au becquetage n'est pas la présence de l'adulte en tant qu'individu identifiable mais, plus précisément, la tache rouge qu'il porte sur le bec. Il suffit en effet à l'expérimentateur de présenter au petit animal une forme plus ou moins allongée

comportant une zone rouge à un endroit donné, un *leurre*, pour voir celui-ci y asséner des coups de bec exactement comme s'il avait affaire à sa mère. Chose intéressante, leurre, c'est-à-dire l'épure formelle suffisante à déclencher la réaction de l'animal, peut même présenter un pouvoir de séduction supérieur à un stimulus naturel. De fait, la promptitude et l'intensité de la réaction de l'oisillon, son « enthousiasme » si l'on veut, augmentent à mesure que l'on accentue les propriétés stimulantes duurre, et il est possible de doter leurre d'une tache rouge d'une étendue et d'un contraste inégalés en conditions naturelles, de sorte qu'il devienne comme un « super-signal » en comparaison duquel un bec réel de goéland adulte apparaît bien morne. En d'autres termes, quand le choix se pose, le petit goéland semble préférer unurre puissant aux marques trop discrètes de sa véritable mère.

### **COUCOU, COUCOU !**

Le coucou, ce gros fainéant d'oiseau parasite, n'utilise somme toute rien d'autre que ce truc d'éthologiste lorsqu'il entend faire éléver sa progéniture par de petits passereaux. Le bec largement ouvert des





© Fotolia

oisillons affamés, et les muqueuses colorées qu'ils donnent à voir, constituent un patron perceptif qui pousse les parents passereaux à enfourner de la nourriture dans le gosier de leurs rejetons. Lorsque, squattant une nichée de jeunes passereaux, un bébé coucou exhibe sa gorge déployée, énorme à côté de celle de ses petits voisins, il exerce une stimulation extrêmement puissante sur les parents passereaux, lesquels ainsi leurrés nourrissent préférentiellement le coucou au détriment de leurs propres poussins.

Le pouvoir des subterfuges indique que, dans le monde animal, les comportements d'approche entre congénères obéissent à une logique que l'on qualifierait volontiers de « platonicienne » :

le congénère est rendu attractif en ce que ses traits reflètent des formes dont l'épure idéale demeure tapie dans la caverne du patrimoine génétique de l'espèce. L'éthologiste comme le coucou parviennent d'une certaine manière à tricher avec la nature. Par les leurre qu'ils fabriquent, ils démontrent que le vecteur ultime de la séduction n'est pas tant l'individu réel naturellement partenaire de la rencontre intra spéciifique, mais une forme virtuelle imparfaitement incarnée par celui-ci. L'imperfection des stimuli présentés par le congénère est attestée par la supériorité attractive du leurre, comme si ce dernier rencontrait davantage « l'idéal fantasmaticque » de l'animal.

#### FANTASMES ET FASCINATION

Parler d'idéal fantasmaticque chez les animaux revient sans doute à pécher par anthropomorphisme, on serait pourtant tenté de plaider l'absolution en pointant une remarquable homologie entre les manipulations de l'éthologiste ou du coucou et celles des auteurs de bandes dessinées érotiques. Chez les dessinateurs spécialistes du genre, on observe couramment une propension à déformer les figures féminines : ils les affublent souvent de jambes démesurées, de seins et d'yeux aux proportions inédites dans la nature, ce dans l'ambition de mieux stimuler les appétits charnels du lecteur. Ne s'agit-il finalement pas là de leurre humains ? Ne s'agit-il effectivement de formes épurées destinées à coïncider aux fantasmes du public mieux que ne saurait le faire la reproduction naturaliste d'un corps de femme ? L'analogie est frap-

panche. Elle nous rappelle, si nécessaire, la part d'animalité dont est fait le genre humain. Nous sommes taillés du même bois, il n'est de ce fait guère douteux que nous soyons également « leurrables » et que nos attirances pour nos semblables procèdent de cette logique platonicienne qui rend l'autre fascinant en tant qu'il est le lieu où se miroite un idéal intangible. Cyrulnik ne pense pas autrement lorsqu'il affirme que « tomber amoureux exige la rencontre avec unurre qui dispose sur son corps les signes que l'on espère. (...) L'homme, ajoute-t-il, éprouve des émotions pour des stimuli absents (...) Il éprouve la représentation d'un événement qu'il n'a jamais connu. » Et de conclure « La passion est unurre sentimental, une exaltation induite par une représentation. » (Cyrulnik, 1997). Pour l'éthologiste, le sentiment amoureux est donc l'expression d'une fascination pour des formes pures jamais matérialisées comme telles dans la nature mais susceptibles d'être évoquées par un partenaire. C'est précisément dans la mesure où elle parvient à évoquer avec force ces formes idéales qu'une personne concrète peut devenir objet d'engouement. L'intensité de la fascination est alors proportionnelle à la force évocatrice des traits du partenaire et le temps de la passion correspond quant à lui à l'illusion momentanée d'un fantasme matérialisé, le temps relativement bref où l'on est subjugué par unurre. A cet égard, les attirances intraspécifiques des hommes et des oiseaux ne diffèrent pas fondamentalement. En aval de cette communauté de fonctionnement, on peut toutefois faire valoir

une nuance. Dans le monde des oiseaux, les stimuli attracteurs sont relativement stables dans le temps et invariables selon les individus : tous les jeunes goélands sont toujours captés par le signal tache rouge sur forme oblongue, tous les parents passereaux sont toujours mobilisés par le signal bec ouvert - muqueuses colorées. Tous les hommes par contre ne sont pas pareillement sensibles au stimulus longues jambes, gros seins et yeux de biche ; il existe à ce niveau une certaine variabilité interindividuelle et, chez un même individu, les signaux les plus appétitifs peuvent également changer au cours d'une vie. Il faut dire que, dans la grotte où siègent les formes idéales, la génétique n'est plus, chez l'homme, le seul facteur déterminant, la culture et l'histoire individuelle y prennent également place. L'importance de notre néocortex nous rend il est vrai particulièrement perméables aux influences du milieu. Une fois né, l'humain doit, bien plus que les autres animaux, parfaire son développement en relation à un environnement social complexe (cf. supra). L'ouverture toute spéciale de l'homme sur l'extérieur conditionne dès lors ses schèmes de perception-réaction dans le sens de la variabilité, une variabilité à la hauteur de la diversité des milieux sources d'influence et de leur caractère changeant. C'est certainement cette particularité qui inscrit nos attirances, nos formes idéales dans une dimension d'idiosyncrasie individuelle et de plasticité que l'on ne retrouve guère chez les oiseaux davantage pénétrés, eux, de la fixité du déterminisme génétique. Quoi

 **ARTICLE ORIGINAL**

qu'il en soit, cette nuance ne fait qu'illustrer la relative complexité du cerveau humain, elle ne semble pas de taille à occulter le principe commun qui régit à l'identique les attirances de tous les animaux, qui rend semblables tous les êtres munis d'un cerveau, quel que soit le volume de celui-ci.

### FRAGILITÉ DU DÉSIR

Les uns de manière assez uniforme, les autres de façon plus singulière et variable, oiseaux et hommes ont en commun d'être attirés par des stimuli impalpables, des « fantasmes » en somme représentés dans le réel par le comportement et la morphologie d'un congénère. Chez l'oiseau comme chez l'humain, la stimulation ainsi exercée par le congénère demeure néanmoins imparfaite. Si l'autre dont on s'entiche correspond effectivement à une représentation de l'idéal, jamais cependant il n'en est l'exacte incarnation. Chez l'oiseau, le décalage entre l'idéal formel et sa représentation se révèle par exemple dans la préférence accordée à un bonurre plutôt qu'aux formes et gesticulations du partenaire. Chez l'humain, ce décalage se révèle notamment, selon Cyrulnik, dans l'expérience de la lassitude amoureuse. C'est que, estime l'auteur, en raison précisément de son important développement cortical, de son ouverture à l'environnement externe, l'homme est doué d'une sensibilité fort particulière aux éléments contextuels, il assimile leur présence mieux qu'aucune autre bête. En l'occurrence, le contexte dans lequel apparaissent les signaux propres à susciter l'engouement est celui d'une relation à

un être réel, et les signaux qui caractérisent cet être réel vont graduellement s'imposer à la perception du sujet amoureux de sorte que son éprouvé en vienne peu à peu à se transformer. Fondée au départ sur la prédominance dans le champ perceptif de signaux évocateurs d'un idéal fantasmatisique, l'expérience passionnelle s'altère à mesure que se font jour des éléments de réalité étrangers au fantasme, voire franchement dissonants. De ce moment, comme le dit si joliment Cyrulnik, l'homme « ne gobe plus leurre » (1997). Vient alors le retour à la réalité prosaïque de la relation, avec ce que cela suppose de désenchantement et de désinvestissement amoureux.

Le point de vue de l'éthologie mène à considérer la dialectique passionnelle entre fantasme et réalité comme l'expression d'un mode fondamental de perception-réaction commun à de nombreuses espèces, une sorte d'invariant de la condition animale. Il rejoint le point de vue lacanien en ce qu'il aboutit lui aussi à situer l'objet ultime de l'attraction au-delà des limites du monde sensible.

### L'ÉCRAN N'EST PAS LE FILM

La théorie structuraliste de Lacan et celle, éthologique, de Cyrulnik sont des exemples poussés parmi d'autres théories du désir amoureux. Toutes n'ont pas comme elles la prétention de discerner derrière la dynamique passionnelle un paradigme de la nature humaine ou une constante de la condition animale. Toutes cependant s'accordent à affirmer que l'état amoureux correspond à l'éprouvé d'une

fusion entre un objet imaginaire mal défini (le fantôme de nos aspirations comblées, appelons-le « P' ») et une personne réelle (Marcel ou Monique, appelons-la « P ») ainsi devenue objet d'amour (voir ci-dessous). Dans la passion, la personne réelle P se pose comme l'écran sur lequel se projettent nos fantômes P'. Mais l'écran n'est pas le film, ni le film la réalité. La toile tendue laisse bientôt voir ses grains. Progressivement, le principe de réalité dissocie l'objet imaginaire P' de l'objet réel P : c'est le temps de la désillusion. Cela étant, l'objet imaginaire P', ce fantôme, cette lumière sans forme précise reste toujours la cible structurelle du désir. Dans cette mesure, c'est la personne réelle P, la forme imparfaite qui perd en attrait. Ainsi meurt la passion, ainsi s'effiloche le désir érotique.

*« Et Dieu dans tout ça ? », demanderont certains. Eh bien voici son opinion, au Tout-puissant, livré par la plume de la romancière Nancy Huston :*

*« C'est touchant [de la part des hommes] de vouloir m'inclure de temps à autre [dans leurs considérations], même s'ils ont tendance à me faire à leur image. Ils croient par exemple que je les aime. Quel malentendu ! Que pourrait bien signifier l'amour pour un être comme moi, omniscient et omnipotent ? L'amour ne peut surgir que là où il y a failles, pertes, manques, faiblesses, myopie. A vrai dire, c'était un sous-produit imprévu de l'espèce humaine. Cela paraît évident après coup – mais, allez savoir pourquoi, l'idée ne m'a même pas effleuré à l'époque : que si l'on fabrique des créatures physiquement et psychiquement*

*imparfaites, elles auront tendance à s'épauler. Elles auront une soif inextinguible de totalité, un espoir indécroitable de se compléter les uns les autres. »* (p.145) Nancy Huston (2001).

*Et tiens, tant qu'on en est dans les considérations théologiques, voici, pour faire bonne mesure, l'avis du héros athée de J.P.Dubois, dans son roman*

*Une vie française :*

*« [En matière d'amour], je ne nourrissais plus aucune illusion. Je tenais l'amour pour une sorte de croyance, une forme de religion à visage humain. Au lieu de croire en Dieu, on avait foi en l'autre, mais l'autre, justement, n'existant pas davantage que Dieu. L'autre n'était que le reflet trompeur de soi-même, le miroir chargé d'apaiser la terreur insondable de la solitude. »* (p. 212) Jean-Paul Dubois (2004).



© Fotolia

## ARTICLE ORIGINAL

## COMPROMIS OU ALTERNATIVE ?

Au terme du cycle passionnel, la relation entre amants est appelée à se modifier. Etant donné le décalage entre l'objet imaginaire et l'objet réel, la question se pose d'abord au sujet de savoir si la relation à l'objet réel conserve suffisamment d'attrait pour empêcher l'actualisation de sa tendance larvée à la monogamie à répétition. Dans la négative, le sujet va s'extraire de la relation et reconduire ailleurs un cycle d'engouement - désaffection. Dans l'affirmative, le couple va perdurer mais sur une base autre que passionnelle. Dans ce cas, une sorte de compromis s'instaure entre le désir de jouissance passionnelle et la réalité, un compromis qui se fonde sur l'idée plus ou moins formalisée que la poursuite sans concession d'une logique passionnelle conduirait probablement à pis que bien. Pour certains, le pire peut être simplement ressenti comme la

perte de cette tendre complicité qui persiste dans la relation par-delà la retombée passionnelle. C'est là une vision optimiste qui veut que la fougue amoureuse du départ se métamorphose en un attachement solide et constructif. Pour d'autres, le pire correspond surtout à la perte des avantages matériels et sociaux qu'assure la relation ou, encore, à la conviction que

l'on serait fatallement voué au malheur une fois livré à soi-même ou dans n'importe quelle autre relation. A tort ou à raison, l'alternative peut effectivement revêtir un aspect tellement rébarbatif qu'il vaut mieux se satisfaire de sa piètre situation. La vision est ici plus pessimiste car elle fait du sujet le prisonnier du couple actuel en raison de ses propres peurs, de sa névrose ou de la stigmatisation sociale. Dans la plupart des couples qui durent, nous avons habituellement affaire à un mélange de ces deux genres de consi-dérations.



© Fotolia

La passion peut présenter un caractère existentiel absolu (l'Amour avec un grand « A » où l'objet est perçu comme la réponse suprême au manque à vivre) ou plus limité (quand, par exemple, on éprouve de l'intérêt à la fréquentation occasionnelle d'un partenaire qui représente une solution fantasmatique partielle au besoin de réalisation).

Une règle demeure

néanmoins constante, son effritement progressif.

Une fois la passion retombée, le désir sexuel pour le conjoint n'est plus livré comme une évidence, il nécessite un entretien plus ou moins délibéré, voire même une reconstruction. La question se pose alors en particulier de savoir si les partenaires accepteront et pourront, sans

préjudice de leur intégrité, servir délibérément de réceptacle aux fantasmes de l'autre. Dans les termes de notre schéma, la question se libelle de cette manière : les partenaires réels P pourront-ils de temps en temps jouer à endosser l'un pour l'autre les habits de P' ?

Le désir sexuel conserve ainsi chez l'humain une dimension cyclique. Reste que le cycle apparaît moins tributaire d'un jeu hormonal que d'une dynamique passionnelle aux tenants psychologiques. Peut-être ergotera-t-on qu'il ne faut pas confondre désir sexuel et attirance amoureuse, que l'un peut exister sans l'autre et l'autre sans l'un. D'accord. Mais, sans les confondre, il faut bien admettre tout de même que les deux phénomènes entretiennent d'étroites corrélations, qu'ils s'interpénètrent largement. Sexualité et passion se nourrissent mutuellement même sur le plan physiologique. A ce propos, on se reportera d'ailleurs aux excellents ouvrages de vulgarisation de deux auteurs français : Lucy Vincent (2004) et Michel Reynaud (2005).

Au bout du compte, dans la plupart des cas, la passion amoureuse confère une densité toute spéciale au désir sexuel et, soyons honnêtes, la passion amoureuse non accompagnée d'attirance sexuelle tient de l'exception bien plus que de la règle. (A suivre...)

**PHILIPPE KEMPENEERS**  
Psychologue Sexologue - Liège  
ULg - Département des sciences de la santé publique  
Président de la SSUB

## BIBLIOGRAPHIE

- « **Le Choc amoureux** », Francesco Alberoni, Ramsay, Paris, 1981.
- « **Sociologie de la sexualité** », Michel Bozon, Nathan, Paris, 2002.
- « **The antiandrogen and hormonal treatment of sex offenders** », J.M.W. Bradford, 1990, in W.L. Marshall, D.R. Laws, H.E. (Eds.) Barbaree, H.E., « **Handbook of sexual assault** », Plenum Press, New York.
- « **L'Ensorcellement du monde** », Boris Cyrulnik, Odile Jacob, Paris, 1997.
- « **Defining the brain systems of lust, romantic attraction and attachment** », H.E. Fisher, A. Aran, K.D. Mashe, H. Li, L.L. Brown, « **Archives of Sexual Behaviour** » (31, pp. 413-419), 2002.
- « **Le Traitement hormonal** », P. Gagné, 1993, in « **Les Agresseurs sexuels : théorie, évaluation et traitement** », J. Aubut (Ed.), Chenelière, Montréal.
- « **Le Complexe d'Icare** », Erica Jong, Laffont, Paris, 1976.
- « **Le Comportement sexuel de la femme** », A. Kinsey, B. Pomeroy, C. Martin, H. Gerhard, Amiot-Dumont, Paris, 1954.
- « **Le Couple : sa vie, sa mort. La structuration du couple humain** », Jean-Gérard Lemaire, Payot, Paris, 1979.
- « **Psychosociologie de l'amitié** », J. Maisonneuve, L. Lamy, PUF, Paris, 1993.
- « **Climats** », André Maurois, Grasset, Paris, 1928.
- « **L'Amour est une drogue douce... en général** », Michel Reynaud, Robert Laffont, Paris, 2005.
- « **La Famille incertaine** », Louis Roussel, Odile Jacob, Paris, 1989.
- « **On the stimulus situation releasing the begging response in the newly hatched herring gull chick** », N. Tinbergen, A.C. Perdeck, Behaviour (3, pp. 1-38), 1950.
- « **La Chair et le diable** », Jean-Didier Vincent, Odile Jacob, Paris, 2000.
- « **Comment devient-on amoureux ?** », Lucy Vincent, Odile Jacob, Paris, 2004.
- « **Le Monde comme volonté et comme représentation** », Arthur Schopenhauer (1819), traduction française par André Burdeau, PUF, Paris, 1998.